FARRUCK LE MAURE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

VICTOR ESCOUSSE;

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 25 juin 1831.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

Don ALPHONSE, seigneur portugais	M. Jemma.
Don JUAN DE LOPEZ, *idem*	M. Davesne.
Don FERNAND, *idem*	M. Héret.
Don CARLOS, *idem*	M. Édouard.
Don RODRIGUE, *idem*	M. Sévrin.
FARRUCK le Maure	M. Bocage.
FÉLIX, vassal	M. Vissot.
MIGUEL, *idem*	M. Monval.
FRANCISCO, *idem*	M. Ernest.
Dona ISABELLE, sœur de don Juan	Mme Zélie Paul.
MARIE, fille de Farruck	Mlle Aché.

Seigneurs, Valets, Vassaux, Suivantes d'Isabelle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le carrefour d'un bois; sur la droite, un bosquet; dans le fond, un précipice bordé de rocs, dans lequel tombe un ruisseau.

SCÈNE I.

Don ALPHONSE, don FERNAND, don CARLOS, don RODRIGUE et autres Seigneurs, en costume de chasse.

(Une table est dressée à la champêtre; on boit, on rit et chante.)

CHOEUR.

Changeons à loisir
D'amours et de belles;
Ne soyons fideles,
Amis, qu'au plaisir.

UN SEIGNEUR.

Beaux enfants des rives du Tage,
Savourez les présents des cieux,
Et n'apportez sur ce rivage
Que des ris et des chants joyeux!

CHOEUR.

Changeons à loisir, etc.

UN SEIGNEUR.

Ici, dans les jeux du bel âge,
Devrait s'écouler chaque jour!
Toute belle, de vasselage,
N'y paierait qu'un droit... à l'amour.

CHOEUR.

Changeons à loisir, etc.

CARLOS.

Bravo, seigneurs!... Alphonse, allons, bois donc, [morbleu!
C'est ta dernière orgie.

ALPHONSE.

Oh! non.

RODRIGUE.

Encore un peu.

CARLOS.

Un coup de ce porto!

ALPHONSE.

Je sens déja ma tête...

CARLOS.

Tu vas te marier et ton bagne s'apprête.

FERNAND.

Qu'il jure en chancelant la conjugale foi!

CARLOS.

Auprès de sénora, je la jurerais, moi.

RODRIGUE.

C'est bien le plus heureux époux de la province.

FERNAND.

Mais ne pas prévenir de son hymen le prince!

CARLOS.

C'est qu'Alphonse est prudent, et de sa majesté
Il redoute l'excès de générosité... [me,
C'est qu'il craint que le roi, toujours par bonté d'a-
Mes chers, ne s'intéresse un peu trop à sa dame.

ALPHONSE.

Hein? sur un tel sujet ne raillons pas, seigneurs!

CARLOS.

Alphonse, vous savez, n'aime pas les honneurs.
Sa jalousie, au comte, elle n'a pas de bornes!
Il est jaloux, je crois, de ses bêtes à cornes,
De ses gros paysans, vassaux; il est jaloux
De ses meutes de chiens et de ses andalous.
Près de son Isabelle, amoureux de sa chaîne,
Et de sa liberté hâtant la fin prochaine,
Il est rêveur, distrait, et c'est avec ennui
Qu'avec nous en ce jour, il chasse et boit chez lui.

FERNAND.

Il est amoureux fou!

ALPHONSE.

Non, messieurs, je vous jure!

CARLOS.

Il adore sa femme!

ALPHONSE.

Ah! messieurs, pas d'injure!

FERNAND.

Ce brillant séducteur ne saurait en ce jour
Au moindre cotillon faire la moindre cour!
Il n'ose regarder en face une autre femme
Que sa chère Isabelle... oui, d'honneur...

ALPHONSE.

Sur mon ame,
Seigneurs, vous vous trompez

RODRIGUE.

Pour un noble pourtant
Il est par le pays un morceau bien tentant...
La petite Marie, à se sauver si prompte...

CARLOS.

Elle est charmante au moins, ta vassale, cher comte!

RODRIGUE.

La fille de ce Maure? ah! c'est une beauté,
Dont le partage, ami, te sera disputé.

ALPHONSE.

Par qui?

RODRIGUE.

Par nous, donc!

ALPHONSE.

Vous connaissez peu son père...

CARLOS.

Que m'importent le père et sa sainte colère!

FERNAND.

Il s'appelle Farruck, je crois?

ALPHONSE.

Cœur d'Africain.
C'est dire cœur de lave avec un front d'airain,
C'est de ces hommes bruts que le ciel abandonna,
Capables de tout faire et de qui rien n'étonna.

CARLOS.

Ah! parlons de sa fille et laissons l'Africain.
C'est un des beaux minois du canton.

ALPHONSE.

C'est certain!

CARLOS.

Ça lui revient de droit!... mais parcequ'il renonce,
Nous autres devons-nous renoncer comme Alphonse?
Or, lequel d'entre nous, avant ce soir, ma foi
Déniaiserait la sotte?... allons, qui?...

FERNAND.

Moi!

RODRIGUE.

Moi!

TOUS.

Moi!

CARLOS.

Alphonse n'a rien dit.

FERNAND.

Ah! cher comte! cher comte!
Nous te renions tous, car tu nous ferais honte.

CARLOS.

Amant passionné... Va donc te marier.

FERNAND.

Fais-nous de gros garçons.

ALPHONSE.

Seigneurs, c'est oublier...

RODRIGUE.

Sur-tout enseigne-leur les vertus du ménage!

CARLOS.

Pends-toi, si ta moitié, par hasard, n'est pas sage!

ALPHONSE, se levant.

Seigneurs, vous me lassez!... or çà donc, croyez-vous
Qu'on soit homme perdu parcequ'on est époux?
Qu'on veuille s'enterrer vivant?... Cette Marie,
Dont vous faites ici sujet de raillerie,
Quelqu'un doit la séduire... Eh bien! ce sera moi.

FERNAND.

Vous?

ALPHONSE.

Moi, je le jure!

CARLOS.

Il a juré, ma foi!

TOUS.

Ah! ah! ah! pris au mot!

CARLOS.

Pris au mot, cher Alphonse,
Vous serez séducteur, ou bien je vous dénonce.
(Bas à Fernand.)
Diable! ne souffrons pas de fidèles époux,
Il n'en faut pas un seul pour l'intérêt de tous. [ce
Qu'il trompe avant la noce... Et qui sait? la vengean-
Mène une femme, ami, plus loin que l'on ne pense.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Don JUAN, ISABELLE, BÉATRIX.

JUAN.

Ah! sénora, de grace, arrêtons-nous un peu.

ISABELLE.

Vous êtes déja las?

JUAN.

Déja, Jésus mon Dieu!
Nous avions fait vingt pas sur la verte lisière,
Que je sentais mes pieds glisser sur la bruyère.
Aussi, sœur sans égard, par un subit réveil
A midi m'arracher à mon plus doux sommeil!
J'enviais le bonheur de la troupe chrétienne
Qui là-bas, sur le tuf, faisait méridienne... [gneur,
Les drôles, ils dormaient! quand moi, noble sei-
D'envier leur sommeil je leur faisais l'honneur!
Ma sœur sentimentale et tant soit peu coquette,
Les courses du matin ne sont pas d'étiquette.

ISABELLE.

Est-ce la mode ici qu'un éternel sommeil?
Vos regrets font pitié devant ce beau soleil.
N'êtes-vous pas sensible aux buis, à la verdure,
Aux charmes qu'au printemps étale la nature?

JUAN.

Vous ne dites pas tout, ma sœur; n'oubliez pas
Que nous rencontrerons Alphonse sur nos pas.

ISABELLE.

Peut-être.

JUAN.

En fait d'attraits, c'est un de plus sans doute,
Que vous trouvez, ma sœur, à cette longue route.

ISABELLE.

Qui vous a dit cela?

JUAN.

Quoi? vous offensez-vous?
Je me rétracte, allons; Isabelle, entre nous, [se;
Vous avez là, dans l'ame, un point où l'on vous bles-
Moi, j'ai le mien aussi, je dors, c'est ma faiblesse;
O que la nonchalance a donc pour moi d'appas!
Faire une grande bouche, étendre de grands bras,
Sur un coussin soyeux se vautrer avec grace,
D'un œil à demi clos suivre un objet qui passe,
Par la pensée enfin se transporter par-tout;
Sans en être affecté, voir tout, entendre tout.
Mais comme en un lointain, comme un vivant mirage,
Qui reproduit plus doux et les sons et l'image;
Mariant en un mot ses rêves au desir,
Je goûte sans fatigue un fatigant plaisir:
La veille, une beauté prit-elle ma tendresse,
Elle est là, je la vois, je la sens, je la presse;
Ensemble nous suivons un cours de volupté,
Et je passe du songe à la réalité!

ISABELLE.

Si tous nos cavaliers vous ressemblaient, mon frère,
D'être jolie un peu pourrait-on être fière?
Croyez-vous qu'il suffise à notre vanité,
Que l'on vante en secret notre rare beauté;
Tandis que votre cœur tranquille, exempt d'alarmes,
Ne souffre pas un peu?

JUAN.

Souffrir, verser des larmes,
Pour obtenir de vous un rien, un mot flatteur,
Quoi! perdre son repos... Ce n'est pas mon humeur.
C'est pourquoi tous les ans je vais faire à Lisbonne,
De rêves amoureux provisions d'automne.
Vous, ma sœur, dont le nom est par-tout répété,
Vous, de l'Alentejo la perle et la beauté!
Vous la fleur la plus belle, aux couleurs les plus vives,
Que le Tage amoureux vit naître sur ses rives;
Vous dans ce beau pays une reine, mais bien dieu!
Il vous est bien permis d'être coquette un peu.
Il est tout naturel, ma sensible Isabelle,
Que vous vous montriez aimable autant que belle,
Et que vous passiez vous, à séduire les cœurs,
Le temps que moi, je passe à dormir.

ISABELLE.

Ces rigueurs,
Hélas! mon pauvre Juan, vous sont bien pardonna- [bles,
Vous les enveloppez de couleurs trop aimables.
Si l'on m'adore, eh bien, mon frère, en ce séjour,
J'aime mieux que de haine être un sujet d'amour.

JUAN.

Ma foi, je ne sais pas, déja sur ces rivages
Votre beauté funeste a fait bien des ravages!
Depuis que don Alphonse a brigué votre main,
Qu'on sait que vous l'aimez... Le bruit de votre hy-
A fait dans Evora pousser un cri d'alarmes; [men
Je ne connais qu'un homme à l'abri de vos charmes.

ISABELLE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

JUAN.

L'aveugle don Alvar!
Encor s'il ne voit pas votre fatal regard,
Il entend votre voix...

ISABELLE.

Vous oubliez encore
Un autre indifférent.

JUAN.

Qui donc?

ISABELLE.

Farruck le Maure.

JUAN.

Ah, Farruck! un vassal... je ne vous parlais, moi,
Que des êtres bien nés, de ceux à qui la loi
A donné le nom d'homme.

ISABELLE.

Eh bien, je suis jalouse,
Moi, de l'amour de tous, tout intérêt j'épouse.
De vous croire un cœur, seul, je vous trouve un peu [fier;
De nos vassaux, sur-tout, don Juan, l'amour m'est [cher.
De vaincre ce Farruck, j'ai du moins l'espérance:
Je lui pardonnerais sa seule indifférence;
Mais on dit qu'il me voit avec un front hautain,
Et qu'il nourrit de moi le plus profond dédain,
Et même le mépris.

JUAN.

Parbleu! c'est un barbare,
Un Africain, que sais-je?

ISABELLE.

On dit qu'il est bizarre;
Il a dans les déserts puisé son âpreté,
Mélange de bassesse, et, dit-on, de fierté;
Il méprise l'esclave, et hait ce qui domine:

Un satanique instinct au mal le détermine.
Sa fureur est terrible : il serait beau pour nous
De ramener cet homme à des sentiments doux :
Et si, comme on le dit, c'est un singulier être,
Un être tout à part, moi, je veux le connaître...
Ce Farruck pique bien ma curiosité.
(Riant.)
Entre tous mes succès mon cœur serait flatté
De réduire un sauvage... Il était sur la route,
Nous le rencontrerons en revenant, sans doute.
Poursuivons-nous, don Juan, notre chemin ?

JUAN.

Non pas,
Non, belle sœur, déjà j'ai fait trop de cent pas.

ISABELLE.

Tout comme il vous plaira, mon cher frère, à votre [aise.
Suivez-moi, Béatrix.

SCÈNE III.

JUAN, seul, cherchant à s'asseoir; puis ALPHONSE et MARIE.

JUAN.

Pas une pauvre chaise !
Que peut faire à ma sœur ce triomphe nouveau !
Qui comprend, je demande, un féminin cerveau !
C'est peu que ce(t) seigneurs, par des feux légitimes,
Dans tout l'Alentejo languissent ses victimes :
Il faut qu'un paysan serve sa vanité,
Qu'elle éprouve sur lui ce que peut sa beauté.
Quel étrange orgueil ! mais... sait-elle, la coquette,
De certains cœurs aussi ce que vaut la défaite !
(Il entre dans le bosquet, au même instant paraît Marie poursuivie par Alphonse. Juan se tient à l'écart et les écoute.)

MARIE.

Monseigneur !

ALPHONSE.

Je te tiens.

MARIE.

Par pitié...

ALPHONSE.

C'est égal.

MARIE.

Monseigneur, laissez-moi... vous ai-je fait du mal ?

ALPHONSE.

Oui, tu m'as fait du mal !

MARIE.

Je cherchais des amandes.

ALPHONSE.

Tu fis peur aux faisans, il faut que tu t'amendes.

MARIE.

Pardonnez-moi ma faute... est-ce donc un forfait ?

ALPHONSE, la pressant, et voulant l'embrasser.

Mais tu peux réparer le mal que tu m'as fait ?

MARIE.

Monseigneur ! monseigneur

ALPHONSE.

Quel est ton nom ?

MARIE.

Marie.
Au nom de ma patronne, ah ! grace, je vous prie.

ALPHONSE.

Ton père... c'est Farruck ?

MARIE.

Oui, monseigneur.

ALPHONSE

Oh ! bon.
C'est trop beau diamant pour un tel vagabond :
C'est trop d'honneur pour lui que vouloir bien le [prendre
Pour un peu le polir, et puis après... le rendre.

MARIE.

Laissez-moi, monseigneur...

ALPHONSE.

A ton cou, mon trésor
Veux-tu que je suspende une belle croix d'or ?

MARIE.

Mon père le défend.

ALPHONSE.

Ce christ et ta patronne ?

MARIE.

Vous outrageriez Dieu !

ALPHONSE.

Non, à nous Dieu pardonne :
Et c'est pour les vilains qu'il a des châtiments.
Ces bijoux... livre-moi le prix que j'en attends,
Et je t'anoblis.

MARIE, se débattant de toutes ses forces.

Non...

ALPHONSE.

Il faudra qu'elle cède,
Ou je ne suis qu'un sot !

MARIE, s'échappant.

Ma patronne, à mon aide !

SCÈNE IV.

JUAN, ALPHONSE.

JUAN, riant.

Bonjour, mon beau cousin, compliments...

ALPHONSE, allant à lui.

Vous voilà ?
Vous !... don Juan de Lopez ; que faisiez-vous donc [là ?

JUAN.

Et vous ?

ALPHONSE.

Moi... je chassais.

JUAN.

La petite Marie...
Vous avez fort bon goût, cousin, sans flatterie.

ALPHONSE.

Une distraction... elle a quelques appas.

JUAN.

Elle est charmante au moins... mais vous ne l'aurez [pas.

ALPHONSE.

Oh ! si je voulais, moi...

JUAN.

Si vous vouliez; beau sire,
Que feriez-vous, allons?

ALPHONSE.

Je la pourrais séduire.

JUAN.

Non, jamais.

ALPHONSE.

Allons donc!... la fille d'un vilain?
A quoi donc servirait d'être noble, cousin?

JUAN.

Moi, j'en sais quelque chose, et je vous certifie...

ALPHONSE.

Il ne tiendrait qu'à moi.

JUAN.

Bon, je vous en défie!

ALPHONSE.

Voulez-vous parier?

JUAN.

Volontiers, vingt dobras.

(Ils se prennent par la main.)

J'en veux voir la preuve, et...

ALPHONSE.

Beau cousin, tu l'auras.
J'accepte la gageure et je poursuis ma chasse.

JUAN.

Alphonse, si ma sœur savait ce qui se passe...

ALPHONSE.

Ah! Juan, sans faire tort à notre passion,
Je puis bien me permettre une distraction.
J'adore votre sœur, et ma future épouse,
D'une fille de rien peut-elle être jalouse?...
Mais l'idiote en vain veut me désespérer,
Car je mets mon honneur...

JUAN.

A la déshonorer.

ALPHONSE.

N'allez-vous pas, cousin, trancher de l'homme sage?
Cette sévérité sied bien mal à votre âge.
Me prenez-vous pour dupe avec vos beaux discours?

JUAN.

Mais je ne blâme pas vos nombreuses amours;
Vous en avez, tant mieux! vous en parlez sans cesse,
Suivez donc votre goût, ce n'est pas ma faiblesse,
Et pour moi, les amours auxquels je paie impôts
N'altèrent ma santé ni même mon repos.
Pourtant dernièrement quand j'étais à Lisbonna,
J'y vis la Vierge aux fleurs, notre auguste patronne:
Le peintre l'entoura d'un prestige vainqueur
Jamais un divin trait n'alla si bien au cœur:
Oui! c'est l'ame de Dieu dans un corps de mortelle.
Sainte Vierge Marie, ô que vous êtes belle!

ALPHONSE.

Poursuivez, don Lopez, votre rêve enchanté...
Adieu; pour moi, je cours à la réalité.
Vingt dobras, songez-y!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

JUAN seul.

J'ai foi dans la petite,
Et plus vous courrez fort, plus elle fuira vite.
Reposons-nous un peu... pensons à mes amours:
Vierge de Raphaël, aux gracieux contours,
Ah! que vous m'enchantez! que vos traits ont de [charmes
Ils sont seuls, nus, sans fard, et font verser des lar-[mes.
Que vous avez sur l'ame un céleste pouvoir,
Avec vos yeux baissés et leur frange au beau noir,
Et ce tissu si fin, transparente paupière,
Que l'on voudrait baiser en faisant sa prière!
Oh! l'homme a beau rêver splendeur et majesté,
L'homme en revient toujours à la simplicité;
C'est là qu'il s'attendrit, qu'il s'exprime, qu'il aime,
Qu'il est homme, se mire et reconnaît lui-même.
Si j'avais des pinceaux, comme j'exprimerais!
Comme mon ame irait animer tous mes traits!
C'est dommage, après tout, que cet art soit igno-[ble...
Je serais peintre moi, si je n'étais pas noble!
Est-il de plus brillant après nous, sous le ciel,
Qu'un vilain de talent tel que ce Raphaël?...

(Il s'étend tout-à-fait et s'appesantit.)

Si j'avais seulement une pauvre escabelle...
Sainte Vierge Marie, ah! que vous êtes belle!

SCÈNE VI.

Don JUAN, assoupi dans le bosquet; FARRUCK, FRANCISCO, MIGUEL, FÉLIX et autres Vassaux.

FÉLIX.

Il n'en démordra pas!

FRANCISCO.

Vit-on plus mauvais goût?
Une beauté qu'on prône et qu'on aime par-tout.

FARRUCK.

Et c'est bien pour cela; suis-je forcé moi-même
De prôner ce qu'on prône et d'aimer ce qu'on aime?

MIGUEL.

Dédaigner sénora, peste, quelle rigueur!...
Quant à moi, je l'avoue, elle me tient au cœur.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

MIGUEL.

Comme à vous... comme à tous nos villages
Comme à tout Evora, comme à tous ces rivages
Ah! peut-on s'empêcher, Félix, à son aspect,
D'un mouvement subit d'amour et de respect!

FÉLIX.

Farruck peut dédaigner les charmes d'une humaine,
Devant votre patronne il se prosterne à peine.

FARRUCK, avec amertume.

Adorer sénora, dont l'orgueil n'a payé
Vos respects qu'en mépris, votre amour qu'en pitié?

Je n'ai pas par du vent les oreilles charmées,
Et je méprise, moi, toutes les renommées.
Un seul nom prononcé par-tout dans le pays,
Et la bouche béante et les yeux ébahis,
N'obtient jamais de moi qu'un dédaigneux sourire :
C'est un fardeau de plus qui m'oppresse.

FÉLIX.

Beau sire,
Oh! si vous l'entendiez, là, devant vous soudain,
Vous vous repentiriez de votre amer dédain!

MIGUEL.

Que diriez-vous, Farruck, si cet être céleste
En s'adressant à vous de la voix et du geste,
Vous disait de ces mots, de ces mots enchanteurs,
De ces propos si doux, de ces riens si flatteurs,
De ces choses enfin qui peuvent tout séduire...
Qu'aux seuls gens de sa classe il est permis de dire;
Que diriez-vous, l'ami, si cette douce voix
Ne s'adressait qu'à vous? si cet œil à-la-fois
Si noble, mais si doux, si tendre et si sévère,
Se fixait sur vous seul, et si sa main légère,
Si blanche et si mignonne avec ses beaux rubis,
Vous touchait par mégarde un coin de vos habits?
Eh bien! tout comme nous vous seriez..

FARRUCK.

Insensible.

FÉLIX.

Ah, parbleu! c'est trop fort!

MIGUEL.

Non, ce n'est pas possible!
Un ange devant vous, votre sang à sa voix
Ne bouillonnerait pas jusqu'au bout de ses doigts?
Votre cœur d'Africain serait calme?

FARRUCK.

Peut-être.

MIGUEL.

Vous ne seriez pas homme.

FARRUCK.

Oh!... si je devais l'être...

MIGUEL.

Quoi?

FARRUCK.

Si j'étais séduit par votre sénora,
Si dans mon cœur jamais, cette fleur d'Evora
Épanche imprudemment le poison de ses charmes..

MIGUEL.

Eh bien donc?

FARRUCK.

Comme à vous les respects et les larmes
Ne me suffiront pas!

MIGUEL.

Il est extrême en tout.
Bien prend à sénora d'être peu de son goût
Car malgré son haut rang il irait le lui dire

FARRUCK.

Vous me faites pitié.

FÉLIX

Fiez-vous en beau sire!
Moi, je crois qu'il en tient. Je me rappelle un jour
Que passant par le bois je trouve en un détour
Sénora, qui par-là se promenait tranquille.
Et plus loin j'aperçois Farruck, seul, immobile;
Il la suivait des yeux, puis tout son corps tremblait;
Et dans son œil en feu le desir qui brillait
Est un signe certain...

FARRUCK.

Félix, il faut te taire!

(A part.)

De ce que je ressens j'ignore le mystère.
Mais leurs discours ont mis la flamme dans mon sein

MIGUEL.

Pourtant s'il a dit vrai, nous pouvons croire enfin

FARRUCK. [naître?

Qui vous rend donc si vains que vouloir me con-
Ce que j'éprouve, Dieu le comprend seul, peut-être.
Au climat qui lui sied l'oiseau porte son nid,
C'est l'instinct qui commande, et la bête obéit.
Mes besoins et mon sang me guident sur la route,
Mon sang me parle, à moi, c'est mon sang que j'é-
Je ne pense pas, moi, j'ai des sensations, [coute·
Et mes desirs à moi valent vos passions!

MIGUEL.

Il se comprend lui seul.

FÉLIX.

C'est tout au plus encore.
Je n'ai pas, entre nous, grand penchant pour le Maure.

FRANCISCO.

Ma foi, ni moi non plus.

JUAN, s'éveillant.

Ah!

FÉLIX.

Mais j'entends quelqu'un

FRANCISCO.

C'est notre jeune maître. Il dormait.

MIGUEL.

C'est commun.

JUAN.

Que faisiez-vous donc là, paresseux?

MIGUEL.

A l'ouvrage
Nous allions, monseigneur.

JUAN, se levant.

Les êtres sans courage!
Ils s'amusaient! quand moi, privé de traversin,
Je faisais de la terre un douloureux coussin!
Allons, lâches, partez... Qui vient? c'est Isabelle.

MIGUEL.

C'est notre sénora... Jésus Dieu! qu'elle est belle!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Bonjour, mes bons amis... nous rentrons sans Al-

JUAN. [phonse.

Il chasse dans le bois, ma sœur, je vous l'annonce,
Et poursuit un gibier non sans quelque douceur,
Mais qu'il n'atteindra pas.

ISABELLE.

Alphonse est bon chasseur.

JUAN, à part.
Elle me fait trembler.
ISABELLE.
Francisco, vos affaires?
Votre frère est entré chez nos révéreuds pères?
FRANCISCO.
Oui, sénora.
ISABELLE.
Tant mieux... et vous, pauvre Félix,
Votre mère va mieux, m'a conté Béatrix.
FÉLIX.
Grace à vous, sénora.
ISABELLE, à Farruck, qui semble l'éviter.
Pourquoi Farruck le Maure
S'éloigne-t-il de moi? Venez... plus près encore.
MIGUEL.
Est-il heureux, Farruck!... connait-il son bonheur?
ISABELLE, à Farruck.
Voulez-vous me servir?
FARRUCK.
C'est pour moi trop d'honneur.
ISABELLE.
Vous semblez malheureux?
FARRUCK.
Non, je suis misérable.
JUAN.
On dirait qu'un remords le poursuit et l'accable.
FARRUCK, regardant Juan.
Je ne dis mes péchés qu'à Dieu seul qui m'absout.
ISABELLE, à part.
(Haut.)
Quel homme singulier! Que voudriez-vous?
FARRUCK.
Tout!
Mais ne demande rien.
ISABELLE.
Mais encor.
FARRUCK, à part.
Quel manége
Pour séduire un esclave! oh! je connais le piége.
ISABELLE. [sents!
Pourquoi repoussez-vous mes bienfaits, mes pré-
Ils pourraient adoucir, Farruck, des maux cuisants.
FARRUCK.
Qui peut s'en souvenir, lorsque je les oublie!
ISABELLE.
Vous avez, m'a-t-on dit, une enfant fort jolie?
Son âge?
FARRUCK.
Quatorze ans.
ISABELLE.
Le vôtre?
FARRUCK.
Trente-trois.
JUAN.
Il ne perd pas de temps en paroles, je vois.
ISABELLE.
Je voudrais bien, don Juan, connaître à fond son
JUAN. [ame.
Ah! demandez-lui donc ce qu'il fit de sa femme.
ISABELLE.
Votre femme, à propos? vous fûtes marié?
FARRUCK.
Pardonnez, sénora, je l'avais oublié...
Voici bientôt dix ans que la mort l'a saisie.
ISABELLE.
Et qui causa sa mort?... on dit...
FARRUCK.
Ma jalousie.
JUAN.
Ma chère sénora, vos soins sont superflus.
ISABELLE, à Juan.
Que jugez-vous de lui?
JUAN.
Lui, brute, et rien de plus.
ISABELLE.
Il m'intéresse fort.
JUAN.
Mais c'est un vrai sauvage;
De lui parler encor vous auriez le courage?
Voyez son regard dur.
ISABELLE.
Je veux l'apprivoiser.
(A Farruck.)
J'adopte votre fille.
FARRUCK, surpris et adouci
On ne peut s'opposer...
(A part.)
Qu'elle est belle en effet! que sa taille est divine!
Près d'elle un feu secret dévore ma poitrine...
Éloignons-nous.
ISABELLE.
Restez; un poids cruel, affreux
Semble vous oppresser, et se peint dans vos yeux!
Cette ardeur à céler tous sentiments honnêtes,
Vous fait apercevoir plus méchant que vous n'êtes.
Sous l'étoile fatale à jamais abattu,
Rougiriez-vous, Farruck, d'un reste de vertu?
FARRUCK.
Le maître, sénora, doit-il demander compte
A l'esclave flétri, de vertus ou de honte?
ISABELLE.
Mais de vos sentiments, Farruck, souvenez-vous
Que vous êtes à Dieu comptable comme tous.
FARRUCK.
Moi! puis-je le penser, et pour le misérable
Tel arrêt, sénora, serait-il équitable?
Est-il donc criminel, quand envers son prochain
Le destin l'a privé du bonheur d'être humain?
Sénora, si le crime est aux grands inutile,
Il est trop nécessaire à la classe servile:
C'est la ressource unie à tout sort rigoureux,
Et la seule toujours fidèle aux malheureux.
ISABELLE.
Farruck, un noir poison circule dans vos veines,
Contre lui, je le vois, mes paroles sont vaines;
S'il est des malheureux que la nécessité
Puisse vraiment réduire à cette extrémité
Il vaut mieux se tromper en croyant le contraire;
Plus que la vérité l'erreur est salutaire.
(Elle laisse tomber son éventail; Juan se baisse pour le ramasser; Farruck le prévient brusquement.)
Pourquoi ce regard sec, ce front plein d'âpreté?

Pourquoi donc renier en vous l'humanité?
Reçûtes-vous le jour, Farruck, pour le maudire,
Pour mêler votre fiel à l'air que l'on respire?
La nature sur vous, épuisant sa rigueur,
En animant votre être oublia-t-elle un cœur?

FARRUCK, avec fougue en s'approchant.

Non, non, voyez plutôt à mon œil qui s'enflamme...
Regardez, sénora, vous y verrez une ame!.

ISABELLE.

Assez; éloignez-vous.

FARRUCK, hésitant.

Je vous obéirai...

ISABELLE.

J'adopte votre fille, et je la doterai.

FARRUCK, à part.

Ah!... j'étais son vassal! poignante raillerie...
Tu te repentiras de ta coquetterie!
De mon cœur, imprudente! en tes légers desirs,
Tu crois faire un jouet pour tes menus plaisirs!
Et puis comme un hochet qui devient parasite,
Pour un autre hochet l'abandonner ensuite..
Va, ta distraction, bien cher tu la paieras!
Imprudente! imprudente!... ah! tu ne sais donc pas
Que le tigre en amour n'entend pas raillerie!

ISABELLE.

Quel est ce bruit, don Juan?

JUAN, à part.

Alphonse, je parie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE; ALPHONSE, dans le fond poursuivant Marie.

ALPHONSE.

Arrête, jeune fille!

MARIE, se jetant dans le précipice.

Au secours! au secours!
Ma patronne, à mon aide, ah!

FARRUCK, s'élançant vers le précipice.

Ma fille!

(Il descend dans la fondrière.)

FÉLIX.

Je cours!

ALPHONSE, égaré.

O grand Dieu! qu'ai-je fait!... mon ivresse est passée!
Malheureuse Marie!... une sueur glacée
Découle de mon front... ô réveil trop tardif!

FARRUCK s'avance vers Isabelle avec le corps de sa fille, et le jette à ses pieds.

Le voilà, sénora, votre enfant adoptif.
Morte!

ISABELLE, avec effroi.

O ciel!

ALPHONSE, à Farruck.

Ma fortune est à toi!

FARRUCK.

Morte! morte!!!

(Après un moment de silence considérant Alphonse avec rage.)

Comte, j'irai demain frapper à votre porte.

ACTE SECOND.

La scène représente la cour du château de don Juan de Lopez.

SCÈNE I.

DON JUAN, ISABELLE.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre.

JUAN.

Allons donc, chère sœur,
De le faire mourir aurez-vous la noirceur!

ISABELLE.

Que dites-vous, don Juan? mais a-t-il craint lui-même
Le cruel, de pousser ma tendresse à l'extrême!

JUAN.

Mais sans doute il croyait faire un péché, ma sœur,
Qui vous regardait, vous, moins que son confesseur...
Cet accident funeste, Alphonse le déplore...
Le ciel a pardonné... vous, ma sœur, pas encore!
Alphonse vous adore.

ISABELLE.

Il m'adore!

JUAN.

Oui, vraiment,
Cet amour, s'il a pu l'oublier un moment,
C'est qu'un faux point d'honneur, une folle gageure,
Malgré lui le poussaient à tenter l'aventure.
La peur du ridicule est si forte chez lui!

ISABELLE.

Plus que sa conscience!

JUAN.

Ah! ma sœur, aujourd'hui,
Don Alphonse maudit ses amis et leur fête
Et le traître porto qui lui troubla la tête!
Il donnerait ses jours aux honneurs destinés
Pour racheter l'amour que vous lui reprenez!
Au repentir bien vrai quand un cœur s'abandonne,
Il n'est pas de péchés que le ciel ne pardonne...

ISABELLE.

Juan, vous défendez mal un trop coupable amant;
Le ciel pardonne-t-il aussi facilement
Le meurtre?

JUAN.

Ah! ma sœur...

ISABELLE.

Oui, le meurtre d'une femme;
De deux femmes peut-être...

JUAN.

Ah! vous me navrez l'ame!
Isabelle, traiter Alphonse en assassin,
C'est forger un poignard pour vous percer le sein,
C'est punir des erreurs comme on punit des crimes;
Au lieu d'une, en un mot, c'est vouloir trois victimes!
Tant pis pour la vilaine au point d'honneur têtu,
Qui si mal-à-propos se rue à la vertu,
Et plutôt que de faire un petit sacrifice
Jette son innocence au fond d'un précipice!...
La sotte, comme si l'honneur servait de rien
A qui n'a que misère et qu'appétit pour bien!

ISABELLE.

C'est assez, finissons, don Juan, s'il est possible,
Un fâcheux entretien qui m'est par trop pénible:
Ces détails importuns d'un crime médité
Vont mal à ma pudeur et blessent ma fierté.

JUAN.

Ainsi donc jusqu'au bout vous êtes insensible.
Mais vous pleurez, ma sœur...

ISABELLE.

Non pas, non, impossible!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALPHONSE.

(Don Juan lui fait signe de s'arrêter.)

ISABELLE, continuant.

Pleurer pour un amant, je rougis de me voir;
Je ne sentis jamais de si grand désespoir...
Mais peut-on sans douleur repousser ce qu'on aime!
Le cruel, je l'aimais! comme il m'aimait lui-même...
Sans nuire à ses plaisirs, à ses distractions...
Il m'aimait, mais du moins avec restrictions!
Les filles du château, le vin, le jeu, la chasse,
Avant moi dans son cœur occupaient une place!
A des plaisirs damnés il courait nuit et jour...
Et puis après cela j'avais tout son amour!

JUAN.

On ne peut l'arrêter...

ALPHONSE, se précipitant aux pieds d'Isabelle.

Isabelle, Isabelle!
Ne me repoussez pas! ne soyez pas cruelle!
Ne me condamnez pas sans m'avoir entendu!

JUAN, bâillant.

Moi, je vais réparer le temps que j'ai perdu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ISABELLE, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ah! si ce que j'ai fait est une chose impie,
Il n'est rien, croyez-moi, que mon amour n'expie!
Et que vous prononciez le plus fatal arrêt,
Tenez, voici la main qui l'exécuterait.

ISABELLE.

Selon moi, don Alphonse à son aise en préjuge;
Je ne condamne pas, moi, je ne suis pas juge.
Quoi qu'il en soit pourtant, le dévouement est beau,
De se faire mourir par la main d'un bourreau!

ALPHONSE.

Bourreau, moi! non, c'est vous, dont le plaisir infâme
Est de briser mon cœur, et de m'arracher l'ame.
Ah! que votre mépris, pour ce cœur est amer!
Eh bien, de tous les noms qui hurlent dans l'enfer
Accable ton amant; qu'il soit ignoble, esclave,
Isabelle, je t'aime, et mon amour me lave;
Le pur feu du soleil me rend ma pureté...
Cher ange, immolez-moi, si je l'ai mérité;
Je meurs purifié par la main qui se venge,
Ennobli, racheté, par le regard d'un ange!

ISABELLE.

N'attestez pas l'amour lorsque la vérité
N'atteste autour de vous que votre cruauté!
N'attestez pas l'amour...

ALPHONSE.

Si, je l'atteste encore!
Et toujours, oui, toujours! cher ange, je t'adore!
Si tu me pardonnais!... Isabelle, en retour,
Non, je ne pourrais pas te donner plus d'amour!
Tu détournes les yeux, tu gardes le silence...
Pour un moment d'erreur un siècle de souffrance!
Mais un refus amer ne doit pas m'étonner,
Qui ne m'aima jamais ne peut me pardonner.

ISABELLE

Je ne t'aimai jamais!... oui, je suis implacable,
Si je t'eusse aimé moins, tu serais pardonnable...
Ah! que pour me venger par un juste retour
Dieu te voue aux tourments que je souffre en ce jour!
Ton cœur d'un vain desir n'était pas à l'épreuve;
C'est toi qui n'aimais pas... va, j'en ai là la preuve

ALPHONSE.

Je ne vous aimais pas! vous me connaissez mal...
Vous me jugeriez mieux si j'avais un rival!
Ah! j'en ressens déjà la flamme sur ma joue...
Si j'avais un rival! ce serait, je l'avoue,
Une épreuve terrible et fatale à-la-fois
Pour mon rival ou moi .. peut-être pour tous trois!
Je ne vous aime pas, Isabelle, Isabelle...
Vous le savez trop bien, je vous aime, cruelle,
C'est avec tout mon sang, c'est avec passion!
Je vous sacrifierais l'honneur, l'ambition!...
Je me jette à tes pieds, pardon, fille céleste,
Le ciel sait mon amour... que faut-il que j'atteste?
Tu me pardonneras...

ISABELLE.

Quand ils sont à nos pieds,
Les vains! ils croiraient tous leurs crimes expiés!

ALPHONSE.

Eh bien, venge-toi donc! punis-moi comme un traî-
Comme un vil scélérat!... [tre,

ISABELLE.

Je le devrais peut-être.
Alphonse, si, fidèle à mon ressentiment,
J'écoutais aujourd'hui les vœux d'un autre amant,
Que ferais-tu .. dis-moi?

ALPHONSE.
Je l'ai dit, Isabelle :
Si la vengeance est sainte, elle est aussi cruelle!
Je te tuerais... Moi-même ai dicté mon arrêt,
Eh bien, prends ce poignard, tiens frappe, je suis [prêt.

ISABELLE.
Tu m'aurais tuée ?

ALPHONSE.
Oui. Tu dois faire de même.

ISABELLE, prend le poignard et le jette.
Non, je ne l'aime pas !... tu vois bien que je t'aime!

ALPHONSE.
Ah! tu m'as pardonné!

ISABELLE.
Fuyez vite à présent,
Car Dieu ne souscrit pas au pardon complaisant...
Ah! laissez-moi rougir jusqu'au fond de mon ame.
Quand elle aime, bon Dieu! qu'elle est faible, une [femme!

ALPHONSE.
Dieu! tu m'as pardonné!

ISABELLE.
Mais de votre action
Qu'à tout prix l'Africain ait satisfaction!...
Jurez-le-moi.

ALPHONSE.
Pourquoi?

ISABELLE.
Marie est morte.
(On frappe.)
Comte, j'irai demain frapper à votre porte.

ALPHONSE.
C'est Farruck.

ISABELLE.
Réparez ce que vous avez fait,
Alphonse, que Farruck s'en aille satisfait!

ALPHONSE.
Il sera satisfait, cher cœur, je vous l'assure.

ISABELLE.
Je pardonne à ce prix.

ALPHONSE.
A ce prix, je le jure.
(Isabelle sort.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, FARRUCK.

(On frappe de nouveau; on ouvre la porte, Farruck entre.)

FARRUCK.
Me voici, monseigneur.

ALPHONSE.
Ah! l'Africain, c'est toi?
Je t'ai fait malheureux, mais attends tout de moi.

FARRUCK.
Tout

ALPHONSE.
Oui.

FARRUCK.
Tout?

ALPHONSE.
Je le jure et tiendrai ma parole.
Parle, que me veux-tu?

FARRUCK.
Je n'avais qu'une idole,
Qu'un être dont à Dieu je pus dire merci,
Qu'un être que j'aimais et qui m'aimait aussi:
Cet être composait à lui seul ma famille;
C'était mon bien, ma vie, enfin c'était ma fille!
Elle seule, Dieu sait! par son touchant amour
M'aidait à supporter la misère et le jour...
Un noble, un assassin, hier me l'a ravie;
Cet assassin me doit la moitié de ma vie;
Il faut qu'il me la rende!

ALPHONSE.
Allons, dépêche-toi;
Parle, homme, que veux-tu? qu'exiges-tu de moi?
Veux-tu de l'or?

FARRUCK.
Non pas, tu m'as tué ma fille!
Couverte d'un réseau, d'une simple mantille,
Sa fraîcheur pour attraits, sa vertu pour trésor;
A mes yeux mon enfant valait mieux que ton or!

ALPHONSE.
Veux-tu ta liberté?

FARRUCK.
Ma liberté, sans doute;
Mais je la puis trouver à grands pas sur la route:
Libre quand je voudrai, je puis penser, agir;
Mais quand la honte engraisse on n'en doit pas rou- [gir.
Rends-moi, rends-moi ma fille, ou bien comble ce [vide
Que son absence a fait insupportable, aride!
Rends-moi, rends-moi ma fille! ou mes affections;
J'adorais mon enfant, donne à mes passions
De nouveaux aliments; oui, rends à ma tendresse
Une idole!...

ALPHONSE.
En un mot, que veux-tu

FARRUCK
Ta maîtresse.

ALPHONSE.
Ma maîtresse! Isabelle!

FARRUCK.
Eh bien, oui, pourquoi pas?
N'ai-je pas comme toi des yeux pour ses appas,
Un cœur pour l'adorer autant qu'on noble adore...
Des bras pour la nourrir... que lui faut-il encore?

ALPHONSE.
Misérable! tais-toi... Si je n'étais lié
Par un récent malheur, un reste de pitié,
Je te rappellerais comme on parle à des maîtres.—
Sans le profond mépris qu'inspirent de tels êtres
On pourrait se salir... Tu vas avoir de l'or,
Mais tu fuiras d'ici.

SCÈNE V.

FARRUCK, *seul.*

Pas encor! pas encor!
Tu n'avais pas besoin d'envenimer ma rage;
Mais tu l'as fait, tant mieux! je bénis ton outrage!
Le vase était tout plein, maintenant, Dieu merci,
Tu l'as fait déborder!... oui, je fuirai d'ici,
Mais avec ta maîtresse! avec cette Isabelle
Que le ciel fit si noble, et si vaine, et si belle!
Oui, ta maîtresse, Alphonse, elle ira dans mes bras!
Ces bras avant les tiens presseront ses appas!...
De tout l'Alentejo, cette vierge adorée,
Catte perle du Tage, orgueil de la contrée!
Après l'avoir flétrie... ah! comme je rirai!
Au premier mendiant je l'abandonnerai!
Ce n'est pas tout, Alphonse, après je t'irai dire:
Alphonse, je t'épargne une fille à séduire!...
Sur le même chemin garde que nous passions!...
La vengeance survit aux autres passions;
Comme toutes, du temps elle n'est pas la proie,
Pour mourir, dans du sang il faut qu'elle se noie!
Quand je t'aurai frappé, là, juste, monseigneur,
Je ne me dirai plus: Les grands ont du bonheur!
Les petits comme nous ne leur sont guère à crain-
[dre,
Ils ont le cœur trop haut pour qu'on le puisse at-
[teindre
Même avec un poignard! Alphonse, grace à toi,
Rien ne m'arrêtera, remords, puissance, loi!
Remords, puissance, loi! la vengeance est permise!
Quel bonheur de saigner un cœur qui vous méprise,
De l'entendre gémir, et vous crier merci!
Merci! noble seigneur!... Non, non, Marie aussi,
Elle t'a crié grace! et sa voix pure et forte,
Elle t'a répété, grace! et Marie est morte!
Ah! viens donc m'apporter ton or, et tu vas voir...—
C'est don Juan de Lopez, que peut-il me vouloir?

SCÈNE VI.

FARRUCK, JUAN.

JUAN.

Voici de l'or, Farruck, qu'on me fait te remettre,
Et les ordres précis qu'il faut suivre à la lettre:
D'abord quitter ces lieux, ne parler nulle part
De la triste aventure où don Alphonse eut part;
Et te garder sur-tout d'un mot irrémissible
Qui suspend sur ta tête un châtiment terrible.

FARRUCK.

J'obéirai; pourtant, avant de fuir ce lieu,
A votre noble sœur puis-je faire un adieu?
Un mot de sénora porte bonheur sans doute
Au pauvre pèlerin qui va se mettre en route;
Si sénora me dit: Confiez-vous à Dieu;
Confiant dans le ciel, je quitterai ce lieu.

JUAN.

Attends donc, mais ma sœur t'a deviné, je pense.

FARRUCK.

Que le ciel soit béni, je la vois qui s'avance.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE.

Je compatis, Farruck, à vos justes douleurs;
Sur vous, sur votre fille, oui, je verse des pleurs,
Et je ne pense pas qu'il soit rien sur la terre
Qui puisse racheter votre chagrin de père...
Croyez au mien, Farruck; tenez, prenez cet or,
Qu'il vous préserve au moins d'un misérable sort.

FARRUCK.

De l'or, encor de l'or, pour une fille morte,
Ses jours, pensez-vous donc les payer de la sorte
Gardez-le, ce n'est pas avec l'or, par malheur,
Sénora, qu'on guérit les blessures du cœur!
De mes maux en ces lieux si tout semble se rire;
Si je n'ai plus d'enfant, du moins je puis maudire...

ISABELLE.

Pardonnez à celui qui causa son trépas...
Par pitié, par pitié, ne le maudissez pas!

FARRUCK. [mes!

Lui pardonner, à lui!... vous comptez sur vos char-
A lui qui m'arracha mes deux premières larmes!...
A lui qui tout-à-l'heure... et c'est vous, vous encor,
Vous qui m'en suppliez en me donnant de l'or!...
Sans doute il est cruel pour une grande dame,
D'épouser l'homme encor couvert d'un sang de fem-
Vous voulez étouffer avec quelques dobrss [me.
Mes pleurs, pour que le ciel ne les entende pas!...
Lui pardonner, à lui! peut-être qu'il espère,
L'assassin de ma fille, avoir grace d'un père
Comme de sa maîtresse ou de son confesseur!

JUAN.

D'entendre tout cela qui vous force, ma sœur?

FARRUCK, *bas à Isabelle.*

Un seul espoir encore ici-bas me domine;
Sénora, ce secret pèse sur ma poitrine,
Il voudrait s'échapper, mais sans témoins que vous.
Je puis goûter encor des moments assez doux
Vous pourrez obtenir, selon votre réponse,
L'oubli de mes douleurs, et le pardon d'Alphonse...
Que je vous parle seul avant de fuir ce lieu,
Sénora, par pitié, c'est mon unique vœu!

ISABELLE, *à part.* [coûte.

Qu'a-t-il donc à me dire? allons, quoi qu'il m'en
(*A don Juan.*)
Laissez-nous seuls, don Juan, n'allez pas loin.
(*Don Juan sort.*)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, FARRUCK.

ISABELLE.

J'écoute.

FARRUCK.

Noble dame, un beau jour, si le ciel vous disait :
« Enfant, tu faisais mal quand cela te plaisait ;
« Il t'a plu d'immoler un homme à tes caprices,
« Tiens, voilà le tourment qu'il faut que tu subisses. »

ISABELLE.

Eh bien! j'obéirais... mais je ne comprends rien
A cette question...

FARRUCK.

Oh? vous comprenez bien.
S'il ajoutait : « Enfant, l'indulgence est tarie,
« Tu vas ta repentir de ta coquetterie!... »
Isabelle! eh bien donc, je te veux, je te veux!
Rien ne peut ici-bas te soustraire à mes vœux.
Je t'aime, et mon amour ne fut que ton ouvrage,
Ton seul oovrage à toi, subis-en donc l'outrage.
Mon amour, je conçois, sied mal à ton renom,
Mais aussi ne crois pas qu'il m'éblouit, ton nom!
Esclave comme moi, païenne ou catholique,
Et tes appas brûlés sous le soleil d'Afrique,
Je t'eusse aimée autant si tu l'eusses voulu!
Mais un instinct amer, un desir absolu,
Dit tout bas à Farruck qu'il faut qu'il te possède,
Que tu sois sa vengeance et qu'Isabelle cède!

ISABELLE.

Sortez, sortez, Farruck! n'appelez pas sur vous,
Impertinent esclave, un châtiment moins doux!
Si j'appelais Alphoose...

FARRUCK.

Oui, je sais qu'on renomme
Son bras pour bien tuer une bête de somme...
Même une pauvre fille!

ISABELLE.

Ah! sortez, sortez donc!

FARRUCK

Mais à moi s'il venait avec son espadon,
Ce fier Tauréador, il sentirait, je pense,
D'une génisse à moi quelle est la différence!
Il faut donc, sénora, que je m'en aille errant,
Étouffant dans mon sein un foyer dévorant...
Que je tombe expirant sur le seuil de la porte;
Peu vous importe à vous, pourvu qoe Farruck sorte!
Il sortira, Farruck, il doit laisser finir
L'hymen de deux amants si bien faits pour s'unir!
Il doit soo sang à vous, à son seigneur et maître...

ISABELLE.

Vous le devez au ciel.

FARRUCK.

Vous le croyez peut-être!

Poussant un éclat de rire.)

Ah! ah! ah! Sénora, pauvre femme, entre nous,
Vous ne voyez doue pas qu'on se moque de vous?
Moi vous quitter ainsi, moi, moi! sans espérance,
Abandonner ainsi le vœu de ma vengeance!...
Irai-je demander la justice à mon roi?
Mais le prince et sa cour se moqueraient de moi!
A des gens comme nous la justice fait faire [taire...
Trop long-temps antichambre... et l'on me ferait
Et je vous laisserais à mon rival vainqueur!...
Je ne suis que haïr, mais c'est de tout mon cœur!...
Je fais à votre amant un don de fiançailles,
Ma haine, je le hais jusqu'au sang, aux entrailles

ISABELLE.

Ah? vous m'épouvantez... par pitié, laissez-moi!

FARRUCK.

Je suis heureux, du moins, d'inspirer de l'effroi.—
Je suis seul avec toi, l'occasion est belle...
De n'en pas profiter, rends-moi grace, Isabelle!
Vois-tu mon œil briller, ma main trembler d'émoi,
Le sang à mon visage... et maintenant dis-moi
Ce qui peut m'arrêter.

ISABELLE.

Je pâlis... je frissonne.

FARRUCK.

Dis-moi donc quel prestige entoure ta personne,
Ce qui retient mes bras pour ne pas t'enlacer,
Et mes lèvres en feu pour ne pas t'embrasser!

(Il fait un pas vers Isabelle, Isabelle pousse un cri.)

ISABELLE.

Ah!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALPHONSE, DON JUAN.

ISABELLE, se réfugiant dans les bras d'Alphonse.

J'ai peur, Alphonse... et...

ALPHONSE.

Eh bien! quoi donc se passe?
Qu'avez-vous, Isabelle?... Ah! répondez, de grace...

ISABELLE.

Mais ce n'est rien... Dieu! quels yeux il avait!

ALPHONSE.

Farruck était ici?... si ma fureur savait...!

ISABELLE, vivement.

Oh, non, non!

ALPHONSE.

L'insolent vous a donc outragée,
Sénora?

ISABELLE.

Non, non pas!

ALPHONSE.

Oh! vous seriez vengée...

(Il se rapproche de Farruck.)

Le Maure, en le touchant ta main souille un bien-
Force-moi d'oublier le mal que je t'ai fait, [fait.
Et je te frapperai, non pas avec ma lame,
L'Africain, comme on frappe un corps qui porte [une ame,
Mais avec un bâton, comme un porc à l'engrais
Qui se rue au manteau d'un noble Portugais!

FARRUCK.

Tout autre qu'un sot noble aurait mieux su, je gage,
Qu'un porc peut, s'il le veut, lui cracher au visage...
Sénora, malgré voos, bénissez mon amour :
Il arrête mon bras, il lui sauve le jour!

JUAN.

Que dit-il?

ALPHONSE, tirant son poignard.

Scélérat!

ISABELLE, se jetant entre Alphonse et Farrack.
Ciel! arrêtez, Alphonse!...
FARRUCK, tirant un poignard.
Eh bien, qu'entre nous deux une lutte prononce!
ISABELLE.
Farruck, je vous supplie!...
FARRUCK.
Oh! je vous vois venir!
Vous tremblez maintenant de me le voir punir!
C'est pour lui, pour lui seul, que vous jetez des lar-
[mes!
Mais qu'un jour je sois là, faible, chétif, sans ar-
[mes,
Suppliant mon pardon, et grelottant d'effroi,
Vous diriez : Le combat n'est pas douteux pour toi,
Alphonse, saigne-le, va, mon cœur s'y résigne...
Encore craindrez-vous que je ne l'égratigne!...
Eh bien donc, monseigneur, le vainqueur du tau-
[reau,
Craignez-vous aujourd'hui d'attaquer un pourceau?
Qui porte un nom de noble, est-il, je l'imagine,
Dispensé de porter un cœur dans la poitrine!
(Grand mouvement d'Alphonse.)
ISABELLE, à Alphonse.
Sa fille est morte!... ô ciel! ils me glacent d'effroi!
ALPHONSE.
Que me demandes-tu?... de me battre avec toi?
Je donne un gant, le Maure, à tous ceux que j'of-
[fense;
Mais ce gage d'honneur n'est pas pour toi, je pense.
Ah! Dieu sait si je vole avec empressement,
Le sang d'un ennemi, le verser noblement!
Mais c'est du sang humain que répand mon épée!
M'affronte devant tous qui la saurait trempée
Dans un sang noir!
FARRUCK.
Sang noir!... un sang noir! innocent!..
(Il s'ouvre une veine du bras avec son poignard.)
Du sang noir, as-tu dit!...tiens, est-il noir, mon sang?
ISABELLE.
Ciel!
FARRUCK.
Que Dieu qui m'entend vous garde repentance!
Vous méprisez en moi jusques à la vengeance!...
Je m'attache à vous deux; comme un serpent, trop
[bas
Pour m'attaquer au chef, je rampe entre vos pas;
Je corromps vos plaisirs, et sur votre passage
Pas une fleur n'échappe au venin de ma rage!
Adieu! dès aujourd'hui je jonis de vos pleurs...
Unissez-vous! je signe un contrat de malheurs!
Et tôt ou tard, beau noble à l'ame vile, atroce,
Je vous apporterai votre présent de noce.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un beau salon vitré; dans le fond, sur une terrasse garnie de fleurs, on découvre un superbe jardin.

SCÈNE I.

JUAN, couché sur des carreaux de satin; Hilaria, Marietta, occupées à l'éventer et à chasser les mouches qui l'incommodent.

Assez, petits enfants, je vais faire un effort.
Six heures de sommeil!...dans le jour! c'est trop fort.
Donnez-moi du xérès pour dose expiatoire.
(Marietta lui en présente; il boit lentement.)
Dieu! que c'est fatigant de dormir et de boire!
Que le soleil est beau! que l'air est amoureux!
Hilaria, la petite au teint rose, aux yeux bleus,
Va me chercher ces fleurs dont l'aspect m'électrise.

SCÈNE II.

JUAN, CARLOS.

JUAN.
Don Carlos! Ah! ma joie égale ma surprise.
CARLOS.
Après un an d'absence, oui, Juan, tu me revois
Brillant, aimable, fier, joyeux comme autrefois!
J'ai vu quelques pays, l'Italie et la France;
Mais de ces beaux climats, sans subir l'influence,
Vive le Portugal! vive son sol divin!
Le bonheur et l'amour s'y tiennent par la main!
Ils sont frères jumeaux, vivent nos vins, nos belles!
Mais de tes chers parents donne-moi des nouvelles:
Isabelle, ta sœur, Alphonse?... mariés?
JUAN.
Depuis un an.
CARLOS.
Heureux?
JUAN.
Oui, sans doute.
CARLOS.
Enviés?
JUAN.
Pas trop.
CARLOS.
Ton air, cher Juan, est de mauvais présage,
Et tu me dis cela d'un bien triste visage.
JUAN.
Mais non...
CARLOS.
Ils sont heureux, là bien paisiblement,
Comme un couple amoureux qui s'ennuie.
JUAN.
Ah! vraiment,

Dans notre vieux manoir qu'elle est calme, la vie!
Du chemin coutumier pas un jour ne dévie;
Dona Syrna, ma sœur, passe son temps, je crois,
En tristesse, en prière, en pleurs aussi parfois...

CARLOS.

Comment diable...

JUAN.

On dirait qu'un poison la dévore,
Depuis cet incendie où ce brigand de Maure
La saisit dans ses bras avec un rire affreux,
Et puis l'abandonna mourante hors de ces lieux.

CARLOS.

Ce Farruck?

JUAN.

Il n'osa consommer sa vengeance;
Son crime, il l'expia, dit-on, sur la potence.

CARLOS.

Mais où périt ce monstre?

JUAN.

On ne le sait encor.
J'ai vu ma sœur pâlir au doute de sa mort.

CARLOS.

J'appris très vaguement, Lopez, cette aventure.
Conte-la-moi.

JUAN.

L'histoire est triste, je vous jure.
Trois jours avant l'hymen... lorsque tu partis, toi,
Alphonse était absent pour affaires, et moi,
Sans doute, je dormais... Pour ma sœur amoureuse,
Elle veillait... Soudain une lueur affreuse
Paraît aux quatre coins du léger bâtiment,
Qui de ma sœur, alors, formait l'appartement;
Le vent semble servir la flamme qui dévore...
Sur le toit qui croulait on vit surgir le Maure,
Et ma sœur disparut... Ce fut deux jours après
Qu'on nous la ramena mourante en ce palais...

CARLOS.

Que fit Alphonse?

JUAN.

Ah! lui, dans sa fureur soudaine,
Il eût tout immolé... mais sa fureur fut vaine.
Il fut sombre, un affreux soupçon le dévora...
Un serment de ma sœur bientôt le rassura.

CARLOS.

Dona, depuis ce temps...?

JUAN.

Oui, sa santé s'altère.

CARLOS.

De ce chagrin profond quel est donc le mystère?

JUAN.

Don Alphonse est pour elle affectueux époux:
Dehors toujours chasseur, chez lui toujours jaloux,
Poussant, au moindre mot, les choses à l'extrême...
Pour moi, je suis resté fidèle à mon système:
Sans peine, et quoi qu'en dise une sourde rumeur,
Peu jaloux de l'hymen, amoureux et dormeur.
Me marier? jamais! Si cela devait être,
Si l'on m'y forçait, moi, je resterais mon maître,
Et je ferais toujours, heureux ou malheureux,
Dans les bras de l'hymen des rêves amoureux!

CARLOS.

Dis-leur mon arrivée. Au revoir, je te quitte;
Je reviendrai ce soir leur faire ma visite.
Sans adieu... mais ta sœur paraît de ce côté,
Je vous laisse...

JUAN, *regardant venir sa sœur.*

A ce soir... Toujours l'air attristé;
Afin de l'alléger, arrachons-lui sa peine;
D'être consolateur, oui, je me sens en veine.

SCÈNE III.

JUAN, ISABELLE.

JUAN.

Venez-vous, bonne sœur, respirer à loisir?

ISABELLE, *avec indifférence.*

Je vais où me conduit un incertain desir.

JUAN.

Je me souviens d'un temps, bien loin, il faut le dire,
Où ma sœur Isabella exprimait un sourire
En voyant ses amis.

ISABELLE.

Ah! Juan, ce temps n'est plus!
De ma bouche à jamais tous sourires sont exclus.
Sans doute j'outrageai la vengeance divine...
Et je ne souris plus depuis qu'en ma poitrine
Le ciel pour me punir mit un germe de mort!

JUAN.

Ah! dona, dona, peut-être en faisant quelque effort
Souririez-vous encor... là, je vous en supplie,
Souriez-moi!... bon Dieu, que vous êtes jolie!
S'il vous voyait, Alphonse!...

ISABELLE.

Alphonse... ah! oui, vraiment,
Depuis un an pour lui je souris rarement.

JUAN.

C'est vrai, depuis un an avec vive amertume
Vous vous plaignez toujours d'un mal qui vous consume.
Oh! quel soir que celui témoin de tant d'effroi,
Où, pâle, échevelée, expirante de froid,
Vous parûtes à nous, et puis sans connaissance
Vous tombâtes soudain...

ISABELLE.

Ah! silence, silence!
Ne m'en parlez jamais... ce soir, sans mon trépas,
Une seconde fois ne se passerait pas!

JUAN.

Je conçois, chère sœur, que votre ame frissonne
Au nom d'un scélérat... mais qu'elle me pardonne,
Ma chère sœur, doit-elle avoir peur désormais
D'un homme... mort?

ISABELLE.

Alors ne m'en parlez jamais!

JUAN.

Je respecte vos vœux, et tout bas votre frère
Gémira d'un chagrin qu'il ne pourra distraire.
Pourtant s'il est un cœur généreux, sans détours,

Qu'à vous un doux lien enchaîne pour toujours,
C'est mon cœur; cet amour n'est pas de fantaisie,
C'est celui d'un amant; mais sans la jalousie,
Mais sans contrats, sans droits et sans conditions,
Toujours sacré, fidèle et sans restrictions;
C'est une flamme amie et jamais importune,
Qui ne parait, ma sœur, qu'aux jours de l'infortune,
S'immole, se dévoue, et revient dans son coin
Attendre que d'un signe on l'appelle au besoin.
Muet aux jours heureux, fidèle au sort contraire,
Pur de tout intérêt, tel est l'amour d'un frère!

ISABELLE.

Juan, ne me forcez pas de vous faire un aveu
Que je n'ai point encore osé faire à mon Dieu!

JUAN.

Quoi! seriez-vous coupable?

ISABELLE.

Oh! non... non pas coupable!
Mais plutôt le jouet d'un sort épouvantable!..
Je sais qu'il est des coups que ne peut oublier
Notre fierté de femme... Oh! j'aurai beau prier,
D'un cœur déjà flétri Dieu repousse l'offrande!
Il ne me rendra pas la paix que je demande.

JUAN.

Flétri!

ISABELLE.

Don Juan, la honte est un cruel fardeau!
C'est le secret du mal qui me creuse un tombeau!
Pardonnez-moi, don Juan, je vois que mon langage
Vous étonne; eh bien donc, sachez-en davantage...
C'était un soir... O ciel...

(Elle se cache le visage dans ses mains.)

JUAN.

Ah! parlez, bonne sœur!

ISABELLE.

A des pressentiments j'abandonnais mon cœur...
Tont-à-coup!...

JUAN.

Tout-à-coup?

ISABELLE.

Non, je ne puis! je n'ose!

JUAN.

Parlez...

ISABELLE.

Je n'ai rien dit!... ai-je dit quelque chose?

JUAN.

Ne devenez donc pas votre propre bourreau!
N'aggravez pas le mal par un tourment nouveau.
Dites-moi tout, ma sœur, je ne sais rien encore.

ISABELLE, d'une voix suffoquée.

Dieu... Don Juan de Lopez se souvient-il du Maure?

JUAN, frappé.

Ciel!

ISABELLE.

Grace!... Alphonse! Alphonse...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ah! je vous trouve enfin.
Eh bien, mon Isabelle, es-tu mieux ce matin?
Toujours sur ton beau front cette pâleur d'amante
Qui voit son bien-aimé fuir sur l'onde écumante.

ISABELLE.

Moi, je souffre toujours.

ALPHONSE.

Mais, Juan, qu'a-t-elle donc?
Dieu, d'une heure de mal lui fera-t-il pardon!...

JUAN.

Par trop, mon cher ami, si cela ne vous lasse,
Voulez-vous avec moi goûter un peu de chasse?
(A part.)
Il vaut mieux l'éloigner.

ALPHONSE.

Qu'avez-vous donc tous deux?
Est-ce moi qui vous donne un air si malheureux?
C'est donc un morne ennui que ma présence inspire!
Isabelle, entre nous, pourriez-vous bien me dire
Ce que je vous ai fait pour me bouder ainsi? [merci,
Tout l'amour de mon cœur est pour vous... Dieu
Vous ne m'en rendez guère... Oh! que me fait,
[méchante,
Que votre cœur soupire une angoisse touchante,
Si votre amour est feint, si vous ne m'aimez plus!

JUAN.

Vous lui faites du mal.

ALPHONSE.

Les pleurs sont superflus!
Dona, ce ne sont pas des pleurs que j'ose attendre;
C'est un amour sincère, un amour aussi tendre,
Aussi passionné que l'est le mien, dona;
A mon cœur amoureux quand l'hymen vous donna...
Vous me jurâtes, vous, de m'aimer comme on aime
A vingt ans, quand s'aimer est le bonheur suprême!
Mon amour crut au vôtre, et votre pureté
M'était un sûr garant de ma félicité!
Dieu sait si tous les soins furent votre partage...
Ah! ne pleurez pas tant, aimez-moi davantage!...
Dieu sait si je vous aime! il sait, dans vos douleurs,
Si je boirais mon sang pour racheter vos pleurs!...
Il sait si je vous aime! et certes il peut le dire,
Je ne suis pas jaloux! Qu'avez-vous à sourire?
Je ne suis pas jaloux! au fait, quel coup fatal
Vous donne auprès de moi cet aspect glacial?
Si quelque autre que moi sur vous a plus d'empire...
Si vous ne m'aimez plus... vous pouvez bien le dire,
Je vous laisserai libre... et me consolerai...
De mon trop fatal amour... ou bien j'étoufferai.
Ah! voyons, parlez donc!...

JUAN.

Mais le peut-elle, Alphonse
Lorsque vous faites seul et demande et réponse?

ALPHONSE.

Ah! ne pleurez donc pas, vous m'arrachez le cœur!
Allons, mon frère, allons, consolez votre sœur.

JUAN, à Isabelle.

Vous nous causez, ma sœur, une douleur extrême...
Alphonse se repent.

ISABELLE.

Il se repent... il m'aime.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Ah! toujours!

JUAN.

Vous faut-il vos femmes en ce lieu?

ISABELLE.

Non, voici Béatrix.

JUAN.

Allons, ma sœur, adieu.
Venez, mon cher Alphonse, exercer notre audace.

ALPHONSE, à Isabelle.

Ah! nous te reverrons au retour de la chasse.

SCÈNE V.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE

Il le faut... Béatrix, tu me parles toujours
De cet ermite saint, dont les pieux discours
Soutiennent le fidèle et l'instruisent à croire:
Je vais l'attendre ici, près de mon oratoire.

(Son geste indique qu'elle l'envoie chercher; Béatrix sort.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, seule.

Oui, je veux déposer dans le saint tribunal
L'aveu que je retiens, et qui nourrit mon mal.
Sous un vrai repentir, quand le péché s'efface,
On peut mourir alors, le Seigneur a fait grace.
J'ai trop tardé, peut-être?... O quel abattement!
Ainsi doit se passer pour moi chaque moment...
Dieu se venge, et de Dieu la vengeance est sacrée.
Ah! l'infâme attentat qui m'a déshonorée,
J'en suis pure... mais... mais... à la face du ciel,
J'ai fait à mon époux un serment criminel...
J'ai parjuré ma foi... dans les devoirs de femme;
Mon premier pas, grand Dieu! fut dans la route in-
Mon époux abusé, m'a dit: Ta pureté [fâme.
M'est un garant certain de ma félicité...
Ma pureté, mon Dieu! quand, honteuse, avilie,
A sa loyale main j'unis ma main flétrie!
J'ai trompé mon époux; son amour et sa foi
Ne sont plus que supplice et sarcasme pour moi!
J'ai trompé mon époux! c'est là ce qui me tua!
Sous le sceau de l'opprobre à jamais abattue,
Je verrai le mépris s'attacher à mes pas;
Je fuirai mon époux, et n'oserai pas
Voir le ciel face à face! avilie à moi-même,
J'invoquerai la mort comme le bien suprême;
Mais, redoutant l'enfer, le supplice éternel,
Maudite de ce Dieu dont j'adore l'autel
Par un affreux remords à jamais poursuivie,
Je craindrai de mourir en détestant la vie!

(Elle tombe la face contre l'autel, et prie en pleurant.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, priant; ALPHONSE, égaré.

ALPHONSE.

Il faut que je la voie... ah! respirons un peu..
Car je ne pourrais pas... me contenir... grand Dieu
Isabelle perfide! ah! cela ne peut être,
L'ermite en a menti...— Mais pourtant c'est un prê-
Isabelle!... elle prie en larmes, à genoux! [tre!
L'infâme! elle prie!... ah! voyez-vous! voyez-vous!
C'est qu'elle a grand besoin de prières, son ame!

ISABELLE.

Mon Dieu; pardonnez-moi!

ALPHONSE, se précipitant vers elle.

Te pardonner, infâme!

ISABELLE, poussant un cri.

Ah!

ALPHONSE.

Viens donc! c'est à moi que tu dois t'adresser;
C'est à moi, ton époux, qu'il faut te confesser

ISABELLE.

Ah! grace, grace, Alphonse!

ALPHONSE.

Elle demande grace.
Isabelle est coupable!

ISABELLE.

Elle est mourante.

ALPHONSE.

Embrasse
Embrasse un crucifix, si ton cœur n'est point prêt
A recevoir la mort, et dis-lui ton secret

ISABELLE.

Je suis prête

ALPHONSE

Eh bien!... que son visage est pâle!...

ISABELLE.

Sans terreur, voilà donc mon ame qui s'exhale!
Je le sens, Dieu m'appelle auprès de ses élus,
Je cesse d'exister, car je ne souffre plus.

ALPHONSE.

Dis-lui donc ton secret, ou Dieu va te maudire!
Ton secret! ton secret!

ISABELLE.

Je n'en ai plus à dire.

ALPHONSE. [jour!...

Tu n'es donc pas coupable!... Ah! tu me rends le
Coupables, tant d'attraits, un tel ange, un amour!
Coupables, ces beaux yeux si purs dans leur orbite...
Non, ce n'est pas possible!... il a menti, l'ermite!
Mais tu souffres, cher ange... holà... Marietta!
Pardonne à la fureur où l'amour me jeta,
Mais je t'aime tant! tant!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIETTA, BÉATRIX.

ALPHONSE, aux femmes qui entrent.

Donnez-loi quelqua chose;
Ella est mal et bien mal... faites qu'elle repose.

(Isabelle sort, appuyée sur ses femmes.)

SCÈNE IX.

ALPHONSE, seul.

Que je suis donc cruel! lui faire tant de mal...
Mais cet ermite aussi... cet ermite fatal...
Qui vient comme un serpent empoisonoer ma joie!
...Mais les hommes de Dieu, Dieu prétend qu'on les [croia!
Isabelle est sans tache... un ermite c'est saint...
Ah! le serpent jaloux est encor dans mon sein!
Non! Isabelle est pure... et ce prêtre! ce prêtre!
Ah! je n'y puis tenir, je ne suis plus mon maître...
Il faut que je le voie... Holà! quelqu'un! à moi!

SCÈNE X.

ALPHONSE, FÉLIX.

ALPHONSE.

Félix, vole trouver et m'amène avec toi
L'ermite qui mendie aux passants sur la route;
Je la quitte à l'instant, il n'est pas loin sans doute.
Va vite.

(Félix sort.)

SCÈNE XI.

ALPHONSE, seul.

Il va venir... que je suis agité!
Ah! je vais donc enfin savoir la vérité.
Il va venir, ce prêtre... Eh! que va-t-il m'apprendre?
Il va me répéter ce qu'on ne peut entendra
Sans un frémissement de rage... Idolâtrer
Une femme, et vouer sa vie à l'adorer...
Et puis s'en voir trahi!... C'est affreux, c'est horrible,
C'est n'avoir dans le cœur rien d'humain, de sensible!
Trahi par Isabelle!... ah! si j'étais certain!...
Ah! déja mon poignard me chatouilla la main!
Mais non, non, je l'ai vue, elle est pure, elle est bel- [le,
C'est qu'avec tant d'amour j'aime mon Isabelle!

SCÈNE XII.

ALPHONSE; FARRUCK, en anachorète; FÉLIX.

FÉLIX, amenant Farruck.

Le voici.

(Il sort.)

ALPHONSE.

Quoi! déja!... deviniez-vous mes vœux?

FARRUCK.

Non, ce n'est pas pour vous que je viens en ces lieux.
Votre épouse en secret m'a prié de m'y rendre:
Au tribunal de Dieu, je venais pour l'entendre,
Elle sait ses devoirs.

ALPHONSE, à part

Je sais aussi le mien.

FARRUCK.

Mais vous me demandiez un moment d'entretien;
Que voulez-vous, mon fils?

ALPHONSE

Vous m'avez mis dans l'ame,
Depuis quelques instants, mon père, un trait de flam- [me,
Trait qui me dévore!

FARRUCK.

Au ciel soumettez-vous
Mon fils, il faut savoir supporter de tels coups.
Dieu veut vous éprouver.

ALPHONSE.

Ah! l'épreuve est terrible,
Mon père; à de tels coups mon cœur est né sensible...
Répondez, s'il vous plait... mon père... en vérité...
Je ne vois pas pourquoi vous m'avez arrêté
Pour m'apprendre un malheur que tout le monde [ignora,
Et que moi, je voudrais même ignorer encore.

FARRUCK.

Dieu le voulait ainsi, j'obéis au Seigneur.

ALPHONSE.

Dieu vous avait chargé de troubler mon bonheur!
Isabella parjure! ab! je ne puis le croire,
Vous m'avez fait, mon père, une perfide histoire.

FARRUCK.

Vous outragez, mon fils, la parole de Dieu.

ALPHONSE.

Eh bien, prouvez-moi donc!...

FARRUCK.

Est-ce bien votre vœu?
(A part.) (Haut.)
Voyons ce qu'il ferait. Si j'en donnais la preuva
A ses yeux, que ferait mon fils dans cette épreuve?

ALPHONSE.

Pour les avis du ciel, je vous dirais, merci,
Et je tuerais l'infâme!

FARRUCK, à part.

Ah! j'y comptais aussi.
(Haut.)
Mon fils, pardonne-lui, fais-lui miséricorde.

ALPHONSE.

Ah! ce n'est pas l'instant de me faire un exorde...
Tirez-moi du supplice où vous portez mes pas,
Démontrez-moi le crime, ou je ne le crois pas,
Le pouvez-vous?

FARRUCK.

Oui.

ALPHONSE.

Oui! ah! ce mot m'accable...
Et le voulez-vous?

FARRUCK.

Oui.

ALPHONSE.

Oui, oui!... l'impitoyable!
Il le veut bien! quel coup mon cœur a ressenti!
Isabella, ou le prêtre, oh! qui a donc menti?

FARRUCK.

Tu vas voir, incrédule, à l'humeur si jalouse,
Si c'est le ciel qui ment... fais dire à ton épouse
Que l'ermite est ici... qu'elle ignore sur-tout
Que tu sais ma venue... il faut jusques au bout,
Si tu veux tout savoir, agir avec prudence,
Et lui laisser, mon fils, toute sa confiance.

(Alphonse sort dans la plus vive agitation.)

SCÈNE XIII.

FARRUCK, seul.

Je les tiens donc, enfin, cette heure, cet instant,
Que jour à jour j'épie!... ah! me voilà content.
Ils sont donc malheureux... ce n'est pas tout... le [Maure
A ce premier plaisir ne s'en tient pas encore!
Monseigneur, je me venge! et vous qui me disiez
Que j'étais une brute; et qui me méprisiez,
Vous allez vous charger du soin de ma vengeance!
... Je vais donc me trouver encore en ta présence,
Triste nymphe du Tage: Isabelle, comment
Vas-tu dans ton palais recevoir ton amant?
Oui, je fus ton amant, malgré toi je confesse...
Toujours sa seigneurie épousa ma maîtresse!
Orgueilleuse! sans doute avec un froid dédain
Tu vis assassiner la fille d'un vilain...
Ma fille! mais du moins, si sa mort fut précoce,
Son linceul fut plus pur que ta robe de noce!

SCÈNE XIV.

FARRUCK, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Elle va venir.

FARRUCK.

Bien. Vous, mon fils, maintenant,
Abandonnez à Dieu votre ressentiment;
Laissez-moi seul agir... mettez-vous là derrière,
Restez tranquille, et bas dites une prière.
Allez, mon fils, allez... silence, encore un coup
Ne m'interrompez pas... écoutez bien sur-tout.

(Alphonse se cache dans l'oratoire; Farruck tire un rideau sur lui.)

SCÈNE XV.

FARRUCK, ALPHONSE, caché, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah, mon père, c'est vous!

FARRUCK.

Que Dieu vous soit en aide,
Et qu'arrachant votre ame au mal qui la possède,

(A part.)

Il vous rende la joie... Ah! Dieu! quel front défait!...
Elle porte sa honte... et je sois satisfait!
Ma fille, votre sein nourrit une vipère,
Car je lis dans votre ame.

ISABELLE.

Oh! se peut-il, mon père!

FARRUCK.

Dieu ne me cache rien.

ISABELLE.

Mais il est des péchés
Qui doivent dans le cœur toujours être cachés,
Pourquoi donc...?

FARRUCK.

Des péchés, il n'en est pas, ma chère,
Que le ciel ne pardonne au repentir sincère!...
Vous paraissez souffrir?

ISABELLE.

Oui, d'horribles douleurs!
Et la nature encor me refuse des pleurs!

FARRUCK.

Votre main est glacée... et votre œil plus ne brille...

ISABELLE, avec effroi.

Mon Dieu, vais-je mourir?

FARRUCK.

Confessez-vous, ma fille
Votre heure est arrivée.

ISABELLE.

O mon père!

FARRUCK.

A genoux.
Livrez votre ame à Dieu, ma fille, et signez-vous

(Farruck s'assied près du rideau qui cache Alphonse; Isabelle est à genoux à ses pieds.)

ISABELLE, à voix entrecoupée.

Mon père... j'obéis... à votre voix sacrée...
Et du moins à la mort vous m'aurez préparée..
C'est pour avoir trompé... mon époux et l'autel...
Par un serment parjure... un serment criminel...
Que Dieu doit me frapper... mais non pas, je le pense,
Pour avoir d'un païen subi la violence...
D'un homme affreux... horrible...

FARRUCK.

Hein? mais remettez-vous;
Parlez plus haut, ma fille.

ISABELLE, d'une voix étouffée.

Au lit de mon époux...
J'entrai, mon père...

FARRUCK.

Eh bien?

ISABELLE.

Pour dot à sa famille..
J'apportai mon opprobre...

FARRUCK.

Hein? plus haut donc, ma fille!
Je ne vous entends pas. Eh bien! cet homme affreux?